SULITZER

SOLEILS ROUGES



roman

Stock

1717059

SOLEILS ROUGES

4° Y²
10845

Du même auteur

MONEY (Denoël, 1980).
CASH (Denoël, 1981), Prix du Livre de l'été 1981.
FORTUNE (Denoël, 1982).
LE ROI VERT (Édition n° 1/Stock, 1983).
POPOV (Édition n° 1/Olivier Orban, 1984).
CIMBALLI, DUEL À DALLAS (Édition n° 1, 1985).
HANNAH (Édition n° 1/Stock, 1985).
L'IMPÉRATRICE (Édition n° 1/Stock, 1986).
LA FEMME PRESSÉE (Édition n° 1/Stock, 1987).
KATE (Édition n° 1/Stock, 1988).
LES ROUTES DE PÉKIN (Édition n° 1/Stock, 1989).
CARTEL (Édition n° 1/Stock, 1990).
TANTZOR (Édition n° 1/Stock, 1991).
LES RICHES (Olivier Orban, 1991).
BERLIN (Édition n° 1, 1992).
L'ENFANT DES SEPT MERS (Stock, 1993).

Tous ces romans (à l'exception de *Kate*) existent en édition reliée plein skivertex sous emboîtage. Consultez votre libraire.

Paul-Loup Sulitzer

823

Soleils rouges

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

Stock

DL-14031994-06242

Dessin original : Claude GOZLAN

Tous droits réservés pour tous pays.

© 1994, Éditions Stock.

Pour Delphine my love

Pour Sy et Gaby
Pour mon père et ma mère, qui ont combattu pour la liberté
A ceux du réseau Ferdinand

Le Sage fuit l'amour qui n'apporte que chagrins et contrariétés. Sauf qu'ayant remporté la victoire en fuyant, il passe le reste de ses jours à se demander pourquoi il a couru si vite.

Kaï marche dans Kyoto. Kaï O'Hara, treizième du nom. Il est (et il le ressent avec une intensité qui l'a souvent fait trembler) le descendant d'une lignée. Le Kaï O'Hara premier du nom est arrivé en Asie environ trois cent trente ans plus tôt. D'Irlande. Ayant déjà un compte à régler avec les Anglais. Au point de s'associer aux Hollandais pour mettre la raclée à ces maudits Anglais en 1605, lors de la bataille d'Amboine (c'est dans l'archipel des Moluques, les anciennes îles aux épices ; passé Bornéo et les Célèbes, on tourne à main gauche et on y est). Tous les O'Hara ne se sont pas prénommés Kaï : ce prénom évoquant une mâchoire de requin a sauté maintes fois une génération ou deux. Il y a eu des O'Hara ordinaires, sans histoire. Mais tous les Kaï sont sortis du commun.

... Sauf moi, qui n'ai encore rien fait.

Kaï marche dans Kyoto avec le même inexprimable plaisir éprouvé à chacune de ses visites antérieures à la ville-capitale [1]. Il va, non sans détours nonchalants, vers le quartier de Muromachi, où six cents ans plus tôt ont fleuri les pavillons des shoguns. Il est au Japon depuis soixante-deux jours : c'est le plus long séjour qu'il y ait fait : aucune de ses venues précédentes n'avait dépassé un mois. Ce coup-ci, il a débarqué à Yokohama arrivant de San Francisco ; avant de parvenir en Californie, il avait traversé en train tout le continent américain ; il venait de Paris, où il avait mis un point final à

1. *Kyoto*, la ville-capitale ; *Tokyo*, la capitale de l'Est.

ses études, études que monsieur Margerit, son grand-père, lui avait instamment enjoint de poursuivre. Kaï s'est exécuté. Il aurait pu sortir dans les cinq premiers de l'École polytechnique, être diplômé de l'École des mines ou de l'Institut national agronomique ; il devrait être au moins pourvu d'une licence d'anglais et d'une autre d'histoire, et, pour faire bon poids, avoir envisagé la préparation d'une agrégation de chinois aux Langues O. Il a suivi pas mal de cours et a obtenu sans difficulté des résultats qui lui ouvraient de nombreuses possibilités. Or, au bout du compte, il n'a rien. Rien du tout. Chaque fois, il s'est abstenu de la prestation décisive. Au besoin en expliquant l'usage qui pouvait, selon lui, être fait des peaux d'âne.

Un Kaï O'Hara croulant sous les diplômes, ça aurait l'air de quoi ?

On notera quand même qu'outre le français, l'anglais, le chinois et le japonais, il parle très couramment le vietnamien, le khmer et le malais. Plus, le thaï, pas mal. Et il se débrouille fort bien dans plusieurs dialectes des mers du Sud.

Comme tous les Kaï O'Hara depuis trois cent trente ans.

Il va dans Kyoto et s'étonne un peu de n'avoir pas trouvé Timmie à sa descente du train arrivant de Tokyo.

Timmie Mahon est américain, ingénieur en textile, et le hasard a voulu que les deux jeunes gens prennent le même train à New York, puis le même paquebot à San Francisco. Avec son mètre quatre-vingt-quinze, Timmie est légèrement plus grand que Kaï, de deux ou trois centimètres ; mais les poids sont équivalents — aux alentours de cent quinze kilos. Ils ont inauguré leur amitié en se tapant sur la figure. Ces présentations faites et les dégâts remboursés à la compagnie des chemins de fer, ils ont joyeusement ravagé quelques bars proches de la Golden Gate, puis d'autres à Honolulu. Ils ont partagé une douzaine de femmes et bien plus de bouteilles ; et se sont séparés à Tokyo, Timmie allant prendre son poste de consultant dans une usine d'Osaka, à une cinquantaine de kilomètres de Kyoto.

« ... Où nous devions nous retrouver mais il n'est pas là, ce chien ! maugrée Kaï. Impossible qu'il ait été retardé par des

Japonais avec qui il se serait battu ; les Japonais sont trop petits pour lui et moi, nos coups de poing leur passent au-dessus de la tête. Il se sera soûlé, c'est sûr. J'ai remarqué que, les trois premiers litres avalés, il ne tient plus tellement l'alcool. Est-ce que je lui ai bien donné l'adresse où nous devons passer la fin de semaine avec ces quatre filles ? Définitivement oui. Et même si Timmie ne dit pas un seul mot de japonais à part *sayonara,* il se sera rendu directement là-bas.

On est le 27 août 1935, il est près de midi, Kaï O'Hara a vingt-trois ans — ces trois faits étant sans relation entre eux. Un taxi aurait déposé Kaï à la maison en une vingtaine de minutes, depuis la gare. Il a préféré s'y rendre à pied. Malgré la chaleur. A cause de son constant besoin de brûler la formidable énergie qui le pousse à tous les dépassements et parce que aller à pied permet de mieux étreindre un pays, et ses habitants. Bien sûr, il n'a pas la moindre idée que c'est sur son retard de près de deux heures que tout va se jouer.

Horriblement.

L'affaire Sakata remonte à deux semaines. La fille s'appelle Sonia.

— Ma mère était russe.

— Pas ton père.

Mandchou, le papa. Ce qui explique les yeux plutôt fendus, le nez petit, les superbes cheveux noirs, le blanc laiteux, presque ivoirin, de la peau — mais pas le galbe saisissant des hanches et du buste. Elle travaille comme chanteuse dans une boîte à Ginza. Tous les soirs, elle fait un triomphe grâce à son interprétation si sensible, devant un auditoire nippon pour l'essentiel, de *Viens poupoule* et *Tiens, voilà du boudin.* Kaï a découvert illico qu'elle ne comprenait pas le premier mot de ces deux monuments de la chanson française. Il a découvert également Sonia elle-même. Plus précisément, il l'a mise nue. Au terme d'une cour effrénée d'une minute et trente-neuf secondes.

— Tu es un géant, Kaï O'Hara. A tous points de vue.

— Mais quelque chose te préoccupe. Quelqu'un ?

— Oui et non.

— Un homme ?

Oui.

— Il a des droits sur toi ?

Non. Non, et puis quoi encore ? Mais l'homme en question envoie chaque soir une fleur à la jeune chanteuse. Depuis environ deux mois.

— Tu as fait minou-minou avec lui ?

Non.

— Tu lui as promis de faire minou-minou ?

Non plus.

Kaï et Sonia s'entretiennent mi en chinois, mi en japonais ; la jeune femme a appris cette dernière langue à Port-Arthur, port de la Mandchourie occupé par l'armée du Mikado.

— Tu es fiancée ou engagée avec lui d'une manière ou d'une autre ?

— Non. Et Sonia précise même que l'autre homme ne l'a seulement jamais approchée à moins de quatre mètres, qu'il lui a en tout bredouillé trois mots, que la seule forme de communication entre elle et lui ont été et sont ces courts poèmes que parfois il lui adresse. Enfin, un peu plus souvent que parfois : elle en a reçu cinquante-neuf.

— Montre.

Kaï a lu, au hasard : *Mon dard est droit comme un sabre de samouraï planté dans tes fleurs de cerisier.*

Nom d'un chien.

— Sonia, ce type est un obsédé sexuel.

— Pas du tout, c'est un officier de l'armée impériale.

— L'un n'empêche pas l'autre. Tu aurais fait minou-minou avec lui s'il te l'avait demandé ?

Évidemment. Puisque c'est un officier de l'armée impériale japonaise. C'est fichtrement important, un officier de l'armée impériale japonaise. Et par les temps qui courent, il vaut bien mieux être un officier de l'armée impériale que ministre ou Premier ministre du Japon. D'ailleurs, les officiers assassinent tranquillement les ministres, premiers ou pas, et ne sont même pas condamnés. A supposer qu'ils soient seulement inquiétés. Un officier de l'armée impériale, ça a droit de vie ou de mort sur ses soldats, et tout le monde est un soldat, au Japon. Par les temps qui courent.

En plus Sonia a fait minou-minou avec quasiment la moi-

tié des officiers de Port-Arthur. Sans compter les généraux. Alors, un de plus ou de moins...

— Et il est où, présentement, ce dragon crachant le feu qui t'envoie des fleurs et des poèmes ? demande Kaï pas plus inquiet que cela.

En manœuvres, avec son bataillon. Dans le Nord. Pour quelques jours encore. Des manœuvres qui ne sont pas précisément de la rigolade. L'année précédente, les hommes du capitaine Sakata Tadoshige ont empli d'orgueil le Japon tout entier juste à cause d'une marche d'entraînement : cent quatre-vingt-dix kilomètres d'une seule traite, sous un soleil de feu et en pleine montagne ; et ayant reçu l'ordre de leur chef, qui a montré l'exemple, de ne pas toucher à leur réserve d'eau. Neuf sont morts de soif, leur bidon plein accroché à leur ceinture. Ces hommes étaient vraiment imprégnés du *yamato damashii,* l'âme japonaise.

— Pauvres de nous.

Dans sa hiérarchie personnelle, Kaï situe les militaires juste au-dessus des palourdes. Et encore : parce que les palourdes jouent très mal au ping-pong.

Kaï fait minou-minou avec Sonia depuis une dizaine de jours. D'ordinaire, il préfère avoir deux ou trois femmes en même temps dans son lit. Mais il sait se rationner. Sonia habite l'une de ces petites maisons de bois à deux niveaux, à Owaricho. Ils s'y trouvent, elle et lui, tout nus, occupés à faire la bête à deux dos, une nuit sur le coup de 3 heures du matin quand la mince cloison de bois explose. Un sabre au clair entre, suivi d'un soupçon de moustache, lui-même précédant un petit homme vêtu de l'un de ces uniformes pitoyablement mal coupés qui caractérisent l'armée impériale du pays du Soleil levant. Le petit homme entre deux âges éructe tout un torrent de borborygmes, par quoi il veut probablement signifier que l'honneur de Sakata Tadoshige, en tant qu'homme et en tant qu'officier, l'honneur aussi du troisième bataillon du premier régiment de la cinquante-cinquième division, l'honneur de ce régiment et de cette division, l'honneur de l'armée impériale dans sa totalité, l'honneur du Japon...

— Il en a pour longtemps ?

... Que tous ces honneurs-là sont bafoués.

Le sabre siffle. Non pas aux oreilles de Kaï, mais bien plus bas — visiblement Sakata ambitionne de le rendre eunuque. Kaï a roulé sur lui-même, sur la natte du lit, puis sur le plancher, il esquive trois autres coups de sabre, fuit vers la pièce principale. Sonia hurle. Il réussit enfin à se saisir du bras puis du poignet qui tient l'arme, il arrache celle-ci, la casse en deux sur son genou, après quoi il donne un tout petit coup de poing sur la tête du capitaine en fureur, le met tout nu et le lance dans la rue, à travers la si mince cloison de papier.

Et, dans la rue, il y a du monde pour voir ça.

Les jours suivants, Kaï continue de rencontrer Sonia. Avec d'autant plus de constance que, s'il cessait de câliner la chanteuse, il aurait l'air de reculer devant la menace Sakata Tadoshige. Ce faisant, il passe outre aux recommandations, voire aux objurgations, de Ishuin Yoshio. Yoshio a été pendant deux ans attaché militaire à l'ambassade du Japon à Paris et, une amitié réelle s'est établie entre lui et Kaï. Il a trente-quatre ans et est passé par l'École de guerre — il porte la prestigieuse fourragère blanche qui distingue les officiers d'état-major.

— Quitte le Japon, Kaï, insiste Yoshio.

— Mon départ pour Shanghai est fixé au 5 septembre. Pas question que j'embarque avant.

— Sakata Tadoshige est un fou furieux, un adepte des théories de Kita Ikki et du docteur Okawa Shumei ; il fait partie des groupes d'assaut du Nikkyo, tu le sais.

— *Hakke ichiu, la mise sous un même toit des huit coins du monde :* oui, je suis au courant. Où diable ont-ils pris que le monde avait huit coins ? Yoshio, j'ai vu des illuminés du même genre en Allemagne, ils ne me font pas peur, ce sont des clowns que personne ne prendra jamais au sérieux.

C'était une semaine plus tôt que Timmie Mahon avait téléphoné d'Osaka, proposant des retrouvailles ; Kaï et lui ont pris rendez-vous dans une certaine maison sise sur les hauteurs de Kyoto ; Kaï y a aussi convoqué Sonia et trois autres jeunes femmes.

Lui-même avait quitté Tokyo avec un retard qui l'avait

empêché de voyager en compagnie de la chanteuse et de ses amies : un télégramme de Singapour expédié par Ching Ho Song, connu comme Ching le Gros, et que, lui, Kaï, appelle Oncle Ching malgré l'absence de tout lien de sang entre eux. Le texte plutôt laconique du message a un peu intrigué Kaï *(Si tu voulais bien enfin venir...)* ; au point qu'il a, toujours par télégramme, réclamé davantage de précisions ; puis il a pris le train suivant, sans attendre le résultat de sa démarche : entre Singapour et le Japon, les communications ne sont pas des meilleures.

La maison de Kyoto où Kaï et Timmie sont convenus de passer la fin de semaine appartient à un ami de Yoshio : « Un ami de mon père, plus exactement. Kaï, c'est l'une des plus belles demeures que je connaisse dans mon pays. J'aimerais autant que ton ami américain et toi ne la réduisiez pas en poudre. Et reste là-bas jusqu'au moment d'embarquer pour Shanghai.

« S'il te plaît. »

Il est 1 heure de l'après-midi, on est toujours le 27 août 1935, il fait un temps superbe. Quelques minutes plus tôt, Kaï a marqué un arrêt devant une vieille vendeuse ambulante de nourriture. Il a demandé et englouti quatre *kabayaki* (des brochettes d'anguilles grillées au charbon de bois) et deux bols de riz assaisonné de *katsubushi* (de fines lamelles de bonite râpées). La vieille femme s'est étonnée de son aisance en japonais.

— Mais je suis japonais, a dit Kaï. Japonais du Nord, et émerveillé par la lumière céleste de tes prunelles.

Il lui a souri, elle a ri.

Elle va se souvenir de lui, et de l'heure.

Il monte une route pentue, jouissant de cet effort qu'il doit fournir pour maintenir son allure, enchanté de la réponse de son corps à cet exercice. Le soleil est sur son visage et le brûle un peu, c'est bon. Il a en tête le message bizarre que lui a adressé Ching le Gros. « Si ça se trouve, pense-t-il, entre les postiers nippons et singapouriens le texte aura été tronqué ; ou bien Oncle Ching me fera une blague, il a toujours aimé me faire marcher. »

... Et ici Kaï pense (comme souvent, comme presque toujours : il ne se passe guère de journées sans que ses pensées y viennent) au *Nan Shan,* la merveilleuse goélette franche à trois mâts, à coque noire et voiles rouges, commandée par le Capitaine son père, et armée par les Dayaks de la mer. Ce me serait une foutue chance si je la trouvais amarrée dans le port de Singapour à mon arrivée. Mais tu vas voir qu'ils seront à croiser dans les Touamotou, au diable vauvert.

Il est en vue de la maison.

Il y entre, non sans avoir remarqué la petite voiture Ford qui a dû amener Timmie d'Osaka. Il voit bien ce qui se sera passé : monsieur Timmie sera allé chercher Sonia et les autres filles (deux ou trois, va savoir) à la gare et, plutôt que de l'attendre au train suivant, il aura filé, ce chien, se faire faire des papouilles préparatoires par les donzelles.

La maison s'annonce comme l'a décrite Yoshio. Une merveille. Sur la gauche s'étend un jardin, qui est la réplique exacte de celui du temple de Ryoan-ji, à Kyoto même : figurant des îlots bordés de délicates mousses marines, de gros rochers veinés de bleu parsèment une mer de graviers très minutieusement ratissés en cercles concentriques, mimant des vagues immobiles ; plus loin, des massifs de buis montent en formes douces, ou très austères, autour de hautes lanternes de pierre. La demeure...

— TIMMIE ! LÂCHE CES FILLES ! (Kaï vient de hurler, et très joyeusement, de toute la force de ses poumons.)

... La demeure, selon Yoshio, a été construite vers la fin du XVIII[e] siècle, par un lettré richissime ; pas à son emplacement présent : le socle bas de brique gris-blanc, les parois de bois précieux, les tuiles et toutes les cloisons intérieures, les parquets et jusqu'à l'admirable collection de pierres aux couleurs surprenantes qui dallent certains endroits, tout cela a été démonté, transporté pièce par pièce, remonté ici sur le sommet de cette colline, du haut de laquelle Kyoto s'aperçoit entre les feuillages, cerné par les sommets de l'Higashiyama.

— TIMMIE !

Kaï vient de franchir le seuil. Il s'émerveille encore. D'un *kang* (divan chinois) ou de guéridons, d'armoires laquées à la

pékinoise, d'une incroyable profusion d'antiques tapis de Chine, de tables basses en marqueterie, d'une multitude de céladons toujours disposés au millimètre près, avec cette science si japonaise des équilibres dans l'ascétisme, fût-il somptueux comme ici.

— Timmie ? Sonia ?

Et quelque chose vient à Kaï. Pas un pressentiment ni non plus, bien sûr, une certitude. Peut-être une vague odeur douceâtre, à peine perceptible. A moins que ce ne soit l'effet de ce silence si lourd, dans une maison où devraient se trouver un ingénieur américain, trois sinon quatre femmes, plus trois domestiques pour le moins.

S'envole d'un coup son dernier espoir d'une plaisanterie : il a suivi sur toute sa longueur un très étroit couloir entre des étagères et des livres, il a traversé la pièce rituellement consacrée à la cérémonie du thé... mais aussi la paroi, faite de papier de riz translucide, donnant sur le jardin. Cette paroi est déchirée.

Premier signe étrange.

Maintenant, le deuxième de ces signes qui se font angoissants : une bouteille clissée de fin osier jaune clair veiné de noir. La bouteille est couchée et du vin a coulé sur le tatami tressé, à fleurs de lotus.

Deux corps de femmes quelques mètres plus loin, au milieu d'un corridor admirablement orné de fausses fenêtres et d'un alignement de sept vases coréens en porcelaine verte, emplis de parchemins sans doute millénaires : les deux jeunes femmes ont été décapitées, leur longue chevelure noire de geisha a été défaite, sans doute avant les coups, pour dégager la nuque à l'endroit où le sabre s'est abattu.

Sonia. Elle aussi a la tête tranchée. N'étant pas japonaise, elle a dû tenter de se défendre : son poignet droit et trois doigts de sa main gauche ont été coupés ; ses seins ont été détachés de sa poitrine, et on l'a éventrée. Elle se trouve dans la deuxième chambre à la sortie du corridor ; la porte derrière laquelle elle a essayé de s'abriter a été déchiquetée.

Et Timmie Mahon, enfin.

Lui s'est défendu comme un diable ; les paumes de ses mains sont très profondément entaillées, il a dû saisir à

pleines mains les lames des sabres ; entièrement dénudés, son dos, son abdomen, son bas-ventre portent une cinquantaine de profondes plaies en sillon, certaines d'une trentaine de centimètres ; il a été émasculé, ses yeux ont été crevés par un coup de taille, qui a mis à nu et ébréché l'arête de son nez ; les débris de deux bancs, d'un bat-flanc, d'une table basse vermillon, révèlent qu'il s'en est servi comme de massue et de bouclier.

Oh ! mon Dieu, j'espère qu'il en aura blessé ou tué. Mais ils auront emporté les corps en se retirant. Parce qu'ils étaient plusieurs. Kaï halète et tremble, submergé par une indicible fureur et par le chagrin. Il lui faut un long moment pour enfin bouger, la vue troublée par les larmes.

Il retrouve trois domestiques, deux femmes et un homme. Décapités comme les deux geishas et comme elles, apparemment, ayant reçu la mort dans la résignation, sans s'être défendus.

Parce que leurs bourreaux devaient être des officiers, des samouraïs.

Kaï court, lancé dans la descente vers Kyoto. Il n'a pas trouvé de téléphone dans la maison de rêve ensanglantée par le carnage ; et il a même oublié qu'il aurait pu se servir de la voiture de Timmie.

Il alerte la police un peu avant 3 heures de l'après-midi.

— Le témoignage de cette marchande ambulante t'innocente tout à fait, dit Yoshio.

Ishuin Yoshio est arrivé de Tokyo vers 9 heures du soir. Accompagné d'un haut fonctionnaire du ministère de l'Intérieur. Depuis, sept heures se sont écoulées. Pendant lesquelles...

— Ce témoignage-là et le fait que les tueurs étaient au moins quatre, sinon cinq.

... Pendant lesquelles le médecin légiste (qui a été formé à Paris vers 1910, par le célèbre Alphonse Bertillon) a fixé l'heure des meurtres à 13 heures, sinon plus tôt.

— Je vais tuer ce Sakata.

— Tu ne tueras personne. Viens, Kaï, tu es libre. Mais à la condition expresse que tu me donnes ta parole de ne pas faire l'imbécile.

Kaï ne répond pas. Il étouffe. Il renfile son veston d'alpaga et replace à l'intérieur de ses poches les objets personnels qui viennent de lui être restitués.

— Tu m'as entendu ?

Question de Yoshio, en français.

— J'ai entendu.

— Je veux ta parole. Tu me la refuses, et je te fais mettre sous escorte spéciale et expulser de mon pays dans les douze heures. J'en ai les moyens.

— Ce fils de pute ne peut pas s'en tirer comme ça.

— Tu ne trouveras pas un seul policier pour aller seulement lui poser des questions. Tu remarqueras que je ne prononce pas son nom. Délibérément. Et que je parle français. Fais-en autant, s'il te plaît.

Ils sortent du commissariat et montent dans la huit-cylindres Grosser Mercedes-Benz personnelle de Yoshio, dont le chauffeur leur ouvre respectueusement la portière.

— Dès mon arrivée ici, dit encore Yoshio, j'ai demandé par téléphone à mon secrétariat de vérifier quelques points. J'ai même prié mon oncle le prince d'intervenir. Ce capitaine, pour qui tu n'as pas trop de sympathie, a officiellement passé la journée d'hier en compagnie de quatre de ses camarades — tous officiers comme lui. Un colonel a confirmé leurs dires.

— Mais bien sûr !

— Ce sera ton accusation contre la parole de six officiers de l'armée impériale. Ton témoignage contre la solidarité de l'armée. Tu veux parier sur tes chances ?

L'énorme moteur suralimenté — à soupapes en tête et de près de huit mille centimètres cubes — rugit quand le chauffeur prend la route de Tokyo. Sur la droite de Kaï, le ciel rosit, annonçant la montée de l'aube.

Et le jour est complètement levé lors de la traversée de Nagoya.

— Il y a un bateau en partance demain soir à Yokohama. Prends-le.

Kaï sait pertinemment que Yoshio a raison. Tout le lui dit. Il n'en est pas, pour autant, disposé à passer en profits et pertes l'assassinat de Timmie, celui de Sonia et des autres. Sa

rage continue de flamber, même si l'extrême férocité du carnage fait à présent naître en lui des sentiments étranges : il est comme incrédule. Pour la première fois de son existence, il se heurte à un mur, lui qui a toujours avancé jusque-là avec la certitude que tout peut être surmonté, et toutes les difficultés vaincues. A telle enseigne qu'il en vient à rejeter la responsabilité du massacre sur ce Japon qu'il voit défiler derrière les vitres de la Grosser Mercedes-Benz. Voire sur Yoshio. Un peu sur Yoshio aussi.

— Tu vas prendre ce bateau demain ?

— Je ne sais pas.

— Kaï, les tueurs de ton ami Mahon ne représentent pas mon pays.

— Je sais.

— Le Japon vaut d'être aimé.

C'est sûr, tous les pays et tous les peuples valent d'être aimés.

La voiture dépasse Yokohama, roule vers Tokyo. Le temps se couvre ; déjà, une heure plus tôt, lors du passage au pied du Fujiyama, le sommet du colosse disparaissait dans les nuages. Une pluie fine se met d'ailleurs à tomber. Et tu viens de mentir à Yoshio, Kaï ; tu n'éprouveras jamais pour le Japon ce que tu ressens, par exemple, pour la Chine, ou la Malaisie, ou la Cochinchine, ou mieux encore, au sens le plus large, pour ce que le Capitaine ton père nomme les mers du Sud ; quoique tu saches le japonais et connaisses un peu ce pays et ce peuple, tu n'en a pas moins de la réticence à les aimer vraiment, tu ne sais pas au juste pourquoi (et il en était ainsi avant-hier, bien avant, avant qu'on ne tue Timmie, peut-être en le prenant pour toi, ou simplement parce qu'il était là).

— J'allais oublier, reprend Yoshio. Un autre télégramme est arrivé de Singapour. Le même, mais complet : *Si tu voulais bien enfin venir. Problème.*

— D'accord, j'embarquerai demain. Je vais prendre ton bateau, Yoshio.

— J'éprouve une très grande honte, tu sais. En mon nom propre et au nom de mon pays. Demain soir ?

Demain soir, oui.

Mais non sans avoir fait quelque chose auparavant.

— C'est comme ça, Yoshio. Je le fais, ou je ne pars pas. Et il te faudra alors me faire arrêter et expulser.

Deux ans plus tôt, Kaï avait entamé son voyage annuel en Asie et dans les mers du Sud. Bateau de Marseille à Singapour, un petit tour sur le *Nan Shan* (ce coup-ci, le long des côtes de Sumatra, Java et Bali, et l'Australie jusqu'à Perth et Fremantle), puis Saigon, Hong Kong et Yokohama. Ainsi s'est-il retrouvé au Japon en novembre. Le 30 du même mois, à la veille de rembarquer pour San Francisco, il a pu assister à la cérémonie qui marque la fin des deux années du *Yokashikwan gakko* (première partie de l'Académie militaire). Les aspirants officiers, réunis dans la cour de l'établissement, ont chanté en chœur l'hymne national, le *Kimigayo* ; l'un des élèves, en sa qualité d'officier de semaine, est alors monté sur une petite estrade et a lu, selon la tradition, le Rescrit impérial ; il a commis une erreur : au lieu de dire *selon nos instructions,* il a dit *selon mes instructions.* Dans l'heure suivante, assisté de l'un de ses camarades, il a « jeté sa vie hors de lui » en s'éventrant, et tout le monde s'est enorgueilli du magnifique sens du devoir dont il venait de témoigner, sa famille la première. « Tu trouves ça normal, Yoshio ? — C'est notre tradition. — Tu serais capable de te suicider pour une raison... aussi peu importante à mes yeux ? — Oui. Tu ne comprends pas ? »

C'est à cette date que Kaï a vraiment su qu'il ne comprendrait jamais tout à fait le Japon.

Ils entrent dans la caserne. Y cantonnent les trois bataillons du premier régiment de la cinquante-cinquième division — quand ils ne sont pas à crapahuter en manœuvres.

— Je t'en supplie, dit Yoshio à voix basse et toujours en français. Je t'en supplie, ne t'emporte pas, c'est moi qui serais déshonoré.

— Je ne m'emporterai pas.

— Ne le touche pas, ne fais pas un geste.

— Tu as ma parole.

— Tu réalises qu'à Kyoto, si ta version est la bonne — et je le crois —, les tueurs ont tué Mahon à ta place ?

— Oui.

— Et qu'en te montrant à cet officier que nous venons voir, non seulement tu lui révèles qu'ils t'ont manqué, ce qui va l'accabler plus encore, mais surtout que tu l'accuses publiquement ?

Oui. Kaï bâille. Il n'a pas dormi depuis maintenant cinquante heures et davantage, il se demande s'il a pris un bain, il ne s'est pas rasé — la barbe rend féroce, affirme un dicton de l'armée japonaise, laquelle recommande à ses officiers et soldats d'éviter de se raser. Des soldats passent dans la cour, beaucoup traînant leur fusil par le canon, entre deux exercices ; ils portent des uniformes kaki taillés n'importe comment, souvent trop grands ou trop petits, dont les boutons n'ont pas été astiqués depuis leur fabrication ; leurs chaussures sont sales, presque en lambeaux ; les bandes molletières s'effilochent : au nom du dédain total que l'on a, dans ce pays, pour l'aspect extérieur. Au passage, en traversant la grande cour au côté d'Ishuin Yoshioka, Kaï a aperçu l'intérieur de plusieurs baraquements, quartiers d'officiers aussi bien que d'hommes de troupe : partout les mêmes minces matelas de paille, le même oreiller de sciure, la même rigueur spartiate ; rien sur les murs, surtout pas une photo de femme (la pruderie règne), mais, calligraphiés, les deux premiers vers d'une fameuse chanson de marche : *Que je gise sous l'herbe d'une colline, Je veux mourir pour l'empereur.*

— Tu l'accuses publiquement et plus encore, tu couvres de honte les cinq officiers, dont un colonel, qui le soutiennent. En venant ici, tu les traites de menteurs.

— Les pauvres ! dit Kaï, qui serre les dents au point de se faire mal.

La pièce où on les fait entrer, Yoshio et lui, est occupée par cinq petites tables, derrière lesquelles siègent des soldats-secrétaires.

Qui tous se dressent et prennent le garde-à-vous à l'entrée du capitaine Sakata Tadoshige.

— Vous me reconnaissez, Sakata ?

La voix de Kaï est calme, il s'en étonne lui-même, mais

elle est tonitruante, la moitié des hommes dans la caserne doivent l'entendre.

— Je suis Kaï O'Hara. Celui qui vous a mis tout nu, qui a cassé votre petit sabre et vous a jeté dans la rue, au travers d'une cloison.

Le capitaine Sakata demeure impassible, quoique son visage soit d'une blancheur de craie, tandis qu'un tic nerveux fait battre sa paupière gauche.

— Je suis venu, dit encore Kaï de sa voix de stentor, je suis venu pour vous avertir que, s'il vous arrivait de quitter le Japon, je serais là, devant vous. Où que ce soit, n'importe quand. Dans un mois ou dans quinze ans.

— Allons-nous-en, dit Yoshio en français.

— Je suis venu vous dire que je vous déclare la guerre. A vous, capitaine Sakata Tadoshige, et à tous les officiers qui ont menti pour vous. A tous les officiers et soldats qui vous soutiennent. Que n'importe lequel mette un pied, un seul, en dehors du Japon et il me trouvera sur sa route. Et rien ni personne ne vous protégera plus, tout lâches que vous êtes.

Les militaires, dans le bureau, sont figés. Comme beaucoup d'autres certainement, dans la cour, qui n'ont pu manquer de tout entendre. On saura, pense Kaï avec un mélange de jubilation et de folle sauvagerie, on saura au fil des heures qui vont suivre, dans tout le régiment et sans doute dans toute l'armée impériale, qu'un étranger encore plus méprisable que tous les étrangers ordinaires — qui le sont pourtant infiniment — est venu insulter un officier dans ses propres quartiers.

Ça ne ressuscitera pas Timmie, d'accord, mais quand même.

— Allons-nous-en, répète Yoshio.

Kaï embarque le soir même sur un cargo en partance pour Shanghai. Ishuin Yoshioka l'accompagne jusqu'à sa cabine — le navire n'en comporte que quatre — et reste à bord jusqu'à l'appareillage. Par amitié ; pour assurer complètement sa sécurité ; et probablement aussi, se dit Kaï avec un humour très sombre, afin d'être certain que le Japon est débarrassé d'un danger public.

— Kaï, tes chances de retrouver Sakata Tadoshige sont nulles.

— Sauf s'il y a une guerre.

— Il n'y en aura pas. Mon pays ne fera jamais la guerre à personne.

— Même pas à la Chine ?

— Les grandes puissances ont dépecé la Chine depuis longtemps et nous reprochent de seulement protéger nos intérêts vitaux. Tu sais où retrouver ton père, cette fois ?

— A la barre du *Nan Shan.*

— Dont tu ne sais pas où il navigue.

— Hé non, dit Kaï se forçant à sourire. Quelque part dans les mers du Sud, ce n'est pas si difficile à trouver. Merci pour tout, Yoshio.

Le cargo bat pavillon américain, il transporte un chargement de machines à coudre. Kaï en est le seul passager, si bien qu'il doit descendre jusqu'à la salle des machines pour trouver, en la personne de deux soutiers de grand format, des adversaires à sa mesure pour échanger quelques coups de poing. Afin de réduire un peu le volcan qui brûle en lui. Il quitte le Japon sans que sa formidable rage soit le moins du monde affaiblie : il tuera le petit capitaine à la première occasion.

Il a vingt-trois ans, et c'est la première fois de son existence qu'il découvre la fureur, et la haine.

Le capitaine du cargo américain en route vers Shanghai s'appelle Slater. C'est un marin qui aime assez à parler. Il raconte qu'étant enfant, et fils lui-même d'un commandant de bord, il a connu un certain Jo Korzeniowski. Plus célèbre, mais plus tard, sous le nom de Joseph Conrad, écrivain. Dont Kaï a lu à peu près tous les livres. Slater a fait la connaissance du futur auteur de *Lord Jim* à l'époque où il était second sur le *Highland Forest,* sous les ordres du capitaine McWhirr que Conrad allait mettre en scène, sous son vrai nom, dans son roman *Typhon.*

... Dans ce même roman, le bateau où se situe le récit est baptisé le *Nan Shan.*

A l'évidence les routes de Conrad et de Cerpelaï Gila, la

Mangouste folle, arrière-grand-père de Kaï, se sont croisées vers 1880.

Le cargo du capitaine Slater fait une dernière escale en terre japonaise. A Kure, dans le sud-ouest d'Hiroshima. La flotte de guerre nippone y a sa base principale et Kaï peut y contempler un très impressionnant rassemblement de vaisseaux. Il y a là notamment le cuirassé *Kongo,* avec ses presque trente-sept mille tonnes, construit en Angleterre peu avant les hostilités de 1914. Et aussi ses homologues *Hiyei* et *Kirishima,* les porte-avions *Akagi, Kaga, Soriu* et *Hosho* (celui-ci ayant été le premier vrai porte-avions de toute l'histoire maritime mondiale). Plus une incroyable armada de croiseurs lourds et légers qui tous, un peu plus de six ans plus tard, vont prendre part à l'attaque contre Pearl Harbor.

Ces bâtiments sont sans grâce. Ils sont même carrément laids. On les dirait assemblés à la diable. Mais il s'en dégage une oppressante puissance sauvage, comme extra-terrestre.

Est-ce qu'en déclarant la guerre à l'armée du Mikado, je me suis mis aussi en état de belligérance avec sa marine ? se demande Kaï qui donne encore, à l'époque, dans l'humour noir.

J'inclinerais vers le oui, tant qu'à faire. Pour couler tout ça avec le *Nan Shan,* nous aurons quelques difficultés. Il va quand même falloir que j'en parle à papa.

Que je n'ai jamais appelé papa.

Le cargo embouque le 5 septembre au matin le détroit de Tsushima. C'est ici que, trente ans plus tôt, les Japonais de l'amiral Togo ont exterminé la puissance navale russe.

On fait dès lors route à l'est-sud-est, droit vers Shanghai, Kaï se trouvant par voie de conséquence à environ soixante-quinze heures de sa spectaculaire et capitale rencontre avec Boadicée.

Et plus accessoirement avec les pirates.

Le cargo prend ses amarres dans l'eau brunâtre du fleuve Huang-pou ; la belle promenade du Bund se dessine par tribord avec ses platanes italiens ; de luxueuses automobiles la parcourent, fendant une marée de pousses ; d'autres cargos s'alignent sur la rive gauche en direction du Yang-tsé kiang ; des essaims de sampans de toutes tailles folâtrent ; d'immenses cargaisons de bambous descendent le courant.

Un homme arrive dans une petite barque allant à la godille et monte à bord. Il porte des chaussures bicolores jaune et noir, un pantalon à carreaux rouges et bleus, un veston, de type pet-en-l'air, rayé verticalement de vert et de blanc, un faux-col à l'imbécile orné d'un nœud papillon à pois roses, un canotier jaune serin à ruban parme.

— Nom d'un chien, qui est ce paillasse ? demande le capitaine Slater.

— Un homme de confiance, dit Kaï. Il s'appelle Liu Pin Wong, mais préfère qu'on le prénomme Sebastian.

— J'ai des nouvelles, Kaï, dit Sebastian Liu Pin Wong en posant le pied sur le pont.

— Parle chinois, je ne comprends pas ton anglais.

— C'est parce que ce n'est pas de l'anglais, c'est de l'américain.

— Ça m'étonnerait. C'est quoi, tes nouvelles ?

— Est-ce que ce capitaine à ta gauche comprend le chinois ?

Question posée en dialecte shanghaien.

— Non, dit Kaï.

Mais ils n'en vont pas moins, Sebastian et lui, se poster à l'avant du cargo, hors de portée de toute oreille, d'où Kaï voit le quai de France, devine la rue Cardinal-Mercier où se trouve le Club français. Il reconnaît le Park Hotel, le Cathay, le Palace, et croit même pouvoir identifier un tireur de pousse avec lequel, la fois précédente, il a bu comme un trou. La dernière fois que Kaï est passé par Shanghai remonte à trois ans. Il y est resté une vingtaine de jours. Pour l'essentiel en compagnie très galante. Sa rencontre avec Sebastian date de ce séjour-là. Malgré son accoutrement et sa frénésie de vouloir à toute force paraître américain, Sebastian est bel et bien le principal agent à Shanghai de Ching le Gros et de tout son *hui* — son clan. Kaï croit savoir, ou se souvient vaguement, qu'un bon quart de siècle plus tôt le même Sebastian a énormément assisté le Capitaine son père alors aux prises avec une armée de voleurs très sanguinaires.

Sebastian parle, Kaï écoute, finit par demander :

— On est sûr que cet Iban faisait partie de l'équipage du *Nan Shan ?*

— Un Dayak de la mer, pas un Iban.

— C'est pareil. Un Iban, c'est un Dayak de la mer quand il est à terre. On en est sûr ?

Il n'y a pas tant de Dayaks de la mer dans cette zone des mers du Sud ; au vrai, il ne s'en trouve aucun, sauf ceux embarqués sur le *Nan Shan,* ce Dayak de la mer-là ne peut donc venir que de la goélette.

— Il a été recueilli où ?

A une dizaine de milles nautiques dans le sud-est de Denpasar, île de Bali.

— Il dérivait depuis combien de temps ?

Dans les cinquante jours. Sur une espèce de radeau fait de troncs de cocotiers. Buvant l'eau de pluie et mangeant des coquillages ou des algues. Sebastian ne sait pas précisément ce que peut être un Iban-Dayak de la mer, mais il est d'avis que ce doit être quelque chose de fichtrement résistant.

— Où est cet homme, à présent ?

— En route pour Singapour. Après avoir refusé de répondre à qui que ce fût.

— On a eu des nouvelles du *Nan Shan* depuis ?

— Aucune. Mais ce n'était pas la première fois que la goélette disparaissait pendant des mois. Sans donner la moindre indication sur la route qu'elle allait suivre.

— Wong...

— Je préfère que tu m'appelles Sebastian.

— Je veux partir pour Singapour par le premier bateau.

Sebastian siffle d'indignation : le bateau, enfin la place sur le bateau du lendemain est prévue. De même que la correspondance à Hong Kong. Et la nuit à venir. Appartement au Cathay, trois filles, du champagne, des masseuses, la baignoire ronde de trois mètres cinquante de diamètre, les meilleurs travers de porc de Shanghai, des pâtisseries de chez Sullivan et du Laodachang.

— Je n'ai pas trop d'argent.

Tout a été payé d'avance : le hui a des intérêts dans l'hôtel.

Kaï contemple Shanghai, il ne croit pas que quoi que ce soit de grave ait pu arriver au Capitaine. Le Capitaine est immortel. Mais bon, on ne sait jamais, c'est quand même assez étrange que le *Nan Shan* ait perdu l'un de ses matelots.

— Sebastian ?

— Oui, Kaï.

— J'aime beaucoup ton costume, tes chaussures et ton chapeau. C'est très gai.

— Je suis vraiment content que ça te plaise.

Je pars, pense Kaï, je pars demain pour Hong Kong, je vais ensuite à Singapour, je ne m'arrête pas à Saigon parce que monsieur Margerit, mon grand-père, n'y est pas de trop bonne humeur à cause de tous ces examens que je n'ai pas passés. A Singapour, j'embrasse sans la briser Madame Grand-Mère et, si d'ici à mon arrivée on ne sait toujours rien, je fais un saut à Bali, je fouille l'océan Indien, les côtes australiennes, toutes les colonies néerlandaises de Sumatra à Sumbuwa, la Timor portugaise, les quatre coins de la Nouvelle-Guinée, la mer de Java, celle des Célèbes, ses îles et les Moluques, je soulève chaque pierre de ces rivages, je scrute tout le Pacifique du 17e nord au 90e sud inclus, je retrouve papa (appelez-moi donc le fils du Capitaine Grant), et alors,

seulement, je me rends à Saigon pour y affronter grand-papa, en espérant que dans cet intervalle la colère lui aura un peu passé.

Kaï contemple Shanghai et la terre chinoise, qu'il hume. Dont il aspire goulûment les odeurs, les senteurs, les remugles, les puanteurs et les parfums, de toute la puissance de sa si vaste et jeune poitrine. Kaï aime la Chine. Parce que, comme pour tous les O'Hara depuis des siècles, elle fait partie de ses mers du Sud. Il ne saurait vivre ailleurs que dans ce monde ; ici commence son pays. Et à propos, se dit Kaï, je vais mieux, je n'ai pas oublié Timmie Mahon, Dieu sait, mais ça me brûle un peu moins, c'est vivable.

Kaï n'est plus qu'à deux heures de sa rencontre avec Boadicée Moriarty.

Vers 7 heures, la nuit tombe tout à fait, les masseuses arrivent, elles mettent Kaï tout nu, et elles le piétinent, le triturent. Ce sont les mêmes qui ont officié trois ans plus tôt. Elles sont grosses et silencieuses. On apporte le champagne, six bouteilles pour commencer.

Il boit du champagne et dit d'entrer quand on frappe, sans même se retourner.

— Vous êtes monsieur Kaï O'Hara ?

Il pivote, surpris, la voix s'est exprimée en anglais, elle n'a pas les intonations de celle d'une Chinoise. Et il découvre une splendeur, vêtue d'une robe-tunique de soie améthyste, celle-ci fendue haut sur la cuisse. Les cheveux sont noirs, le nez pas très gros mais droit, les yeux presque aussi fendus que la robe — elle aura du sang chinois, comme moi.

... Sauf que les yeux sont bleu-violet. Assortis à la robe. Ou le contraire.

— Je suis moi, dit Kaï. J'attendais trois Chinoises.

— J'en vaux six à moi toute seule.

Nom d'un chien, pense Kaï, qu'est-ce qu'il m'arrive ?

— Sauf si je ne vous plais pas, dit-elle encore, très calme.

— Vous me plaisez assez, répond difficilement Kaï (il a hésité entre une réplique nettement plus enthousiaste et le sarcasme — quelque chose dans le genre : bon-ça-ira-je-ne-suis-pas-difficile —, parce qu'il se sent mal à l'aise devant cette jeune inconnue un peu trop sûre d'elle).

— Je m'appelle Boadicée Moriarty.

Et dans le regard qu'elle plante dans le sien, il croit lire quelque chose. Comme si ce nom devait lui être, à lui, familier. D'ailleurs, elle ajoute :

— Ce nom de Moriarty vous dit sans doute quelque chose.

— Je connais un docteur Moriarty : c'est l'ennemi mortel de Sherlock Holmes, dans les romans de monsieur Conan Doyle. Vous êtes sa descendante ?

— Mon père n'était pas imaginaire.

Entrant dans l'appartement, elle s'est avancée, traversant le premier salon, et s'est immobilisée sur le seuil du deuxième, où est Kaï. Elle bouge et marche jusqu'au seau à champagne :

— Je peux ?

— Je vous en prie.

Il vient de la regarder de face, puis de côté, il la considère maintenant de dos. Aïe, aïe, aïe. Elle manipule bouteilles et flûtes, le moindre de ses mouvements soulignant un peu plus son corps sous la soie mauve.

Elle est irréelle de beauté.

— Donc, le nom de Moriarty vous est complètement inconnu ?

Il vide la flûte qui lui est tendue et demande :

— J'ai déjà rencontré votre père ?

— Je ne crois pas. Encore du champagne ?

— S'il vous plaît.

Il boit cul sec.

— Je parie, dit-elle, que vous n'avez jamais connu de fille prénommée Boadicée.

— Jamais.

— Et que vous ne savez même pas d'où vient ce prénom.

— Hé, hé, dit-il, reprenant du poil de la bête après quelques secondes d'égarement complet, j'ai un peu d'instruction. Une espèce de reine anglaise portait ce nom, il y a environ deux mille ans.

— Elle a conduit héroïquement une guerre d'indépendance contre l'envahisseur romain.

— Très bien.

Il vide sa troisième flûte d'affilée :

— Vous avez l'intention de faire ce que les trois Chinoises auraient fait ?

— En mieux, dit-elle.

Elle vient à trente centimètres de lui (elle est bien plus grande que la majorité des Chinoises). Mais elle se détourne, entre dans la salle de bains et va se placer tout à côté de la baignoire de trois mètres cinquante de diamètre. Il la suit.

Je la prends dans mes bras ou non ? Prenons-la plutôt au mot.

Il enjambe le rebord de la baignoire et s'assied.

Puis ressort avec dignité : il a oublié d'ôter son peignoir. Retour dans l'eau tiède.

— Et maintenant ? demande-t-elle.

— Les trois Chinoises se mettent nues.

— Entièrement ?

— Oui. Quoique...

— Oui ?

— Je préférerais vous déshabiller moi-même.

Elle va me gifler.

Mais non. Elle acquiesce.

— A vos ordres.

Il allonge sa main et, de l'index, caresse la lèvre inférieure, si séduisante. Puis il descend et peut ouvrir l'agrafe qui ferme le hausse-col de nacre et d'argent. Avec une adresse qui le surprend lui-même, il défait quatre boutons minuscules et ronds. Il dégage le haut de la gorge.

Boadicée Moriarty, si c'est bien son nom, porte autour de son cou une fine chaînette ; suspendue à celle-ci, et d'or de même, une très grosse sapèque représentant un soleil au centre duquel des diamants bleus dessinent deux idéogrammes. Il déchiffre : *reine de Shanghai.*

— Cadeau d'un admirateur ?

— De mon père.

— Celui que je ne connais pas et que je devrais connaître ?

— Celui-là. Je n'en ai qu'un.

Il dénude un sein, puis l'autre.

— Père anglais ?

— Oui.

Des seins bien plus beaux encore qu'il ne l'avait imaginé.

— Il est mort ?

— Mon père ? Oui.

— Je suis désolé. Et votre mère ?

Il défait d'autres boutons et poursuit sa descente, elle ne résiste pas, elle a même une légère ondulation des hanches, tandis qu'il fait glisser la soie sur la peau nue. Elle halète un peu, très peu, les seins se sont encore redressés et durcis. Il les effleure de sa paume et pour un peu se reprocherait cet attouchement.

— Morte aussi, dit Boadicée Moriarty.

— Elle était de Shanghai même ?

— Oui.

Kaï dépasse l'étranglement de la taille, aborde l'évasement des hanches. Une langueur lui vient, inexplicable : l'impression de ne bouger qu'au ralenti.

— Mon arrière-grand-mère, dit-il, est également de Shanghai. Elle a plus de cent ans et vit à Singapour.

Pourquoi est-ce que je me sens si flapi ?

La robe-tunique s'affaisse mollement, dans un délicat froufrou soyeux, sur le carrelage de grandes dalles blanches incrustées de fleurs roses et vertes.

Surprise ravissante : Boadicée porte une de ces culottes de dentelle comme on en avait jadis sous une robe à crinoline, descendant jusqu'aux genoux. *Ces choses, sur les femmes,* sont vraiment adorables. Sous la première culotte, une deuxième, plus petite — elle est plus fortifiée qu'une citadelle.

— Et j'aurais une raison de bien connaître monsieur votre père, qui était anglais et se nommait Moriarty ?

Elle est nue et, malgré cette étrange somnolence qui le prend, Kaï en a des palpitations.

— Il était temps, dit-elle.

— Temps de quoi ?

— Que vous me posiez cette question-là.

— L'ai posée, répond-il, la voix épaissie et ayant bien du mal à garder les yeux ouverts.

C'est ce champagne que tu as bu, Kaï, et surtout ce qu'elle a mis dedans.

Il tente de sortir de la baignoire, mais n'en trouve pas la force.

— Votre père a volé le mien, dit dans le lointain Boadicée Moriarty. Il lui a volé une goélette appelée le *Nan Shan.* En essayant de le faire tuer, ici même à Shanghai. Et, avant cela, votre père avait sauvagement frappé le mien, à Angkor, au Cambodge, et il avait fait sauter sa maison de Saigon.

Mais qu'est-ce qu'elle raconte ? pense très confusément Kaï. Il tente de fouiller ses souvenirs, y retrouve en effet, très floue, l'histoire d'une certaine villa saigonnaise. Mais Angkor ?

— Le Capitaine n'est certainement pas très...

Il ne va pas plus loin et s'endort tout à fait.

Le Capitaine n'est certainement pas très tendre et il a sûrement cassé la tête à des tas de gens. Mais à un homme qui ne lui aurait rien fait, même si cet homme était anglais ?

Kaï est allongé sur le dos et dans ce qui pourrait être une cave, une réserve de vieilles poteries. Dont la seule ouverture est tout en haut, fermée par une grille de fer.

— J'AI SOIF !

Il a hurlé. Son retour à la conscience a très vite été marqué par de la mauvaise humeur. De la colère. En premier lieu contre lui-même, pour s'être laissé abuser ainsi. Tu es un sombre crétin, se dit-il.

Il s'est mis debout, il marche. Il saute une fois, deux fois et finit par effleurer du bout des doigts les barreaux de la grille. Et il a manqué le bateau pour Hong Kong, en prime. Il entasse sur le sol des débris de poterie, s'en fait un monticule et de la sorte parvient à se suspendre à la grille. Mais rien de plus, un verrou hors de son atteinte ferme cette saloperie.

Il a soif et il a faim.

Il en est à son cinquième examen de la cave, il a palpé toutes les briques — anciennes, remontant pour le moins à la dynastie des Shang — dont sont faits les murs intérieurs de sa prison. Aucune issue.

— On a soif, paraît-il ?

Venant d'en haut, la voix de Boadicée, que le diable l'emporte !

Il consent à dire, avec énormément de réticence, parce que accepter seulement de discuter ce genre de point lui semble une quasi-reddition :

— Le *Nan Shan* a été construit par mon arrière-grand-père, Kaï O'Hara onzième du nom. Celui que l'on surnommait Cerpelaï Gila. En malais : la Mangouste folle.

— Je me fiche complètement de votre généalogie.

On se calme, Kaï. Elle est cinglée, c'est tout.

— Je vous explique simplement que le *Nan Shan* a toujours appartenu à ma famille.

— Jusqu'au jour où votre père l'a vendu au mien. J'ai l'acte de vente.

C'était la troisième fois qu'elle mentionnait cet acte de vente. Qui, de l'avis de Kaï, à supposer qu'il existât, est évidemment un faux. Le Capitaine vendant le *Nan Shan,* ça ne tient pas debout.

— Tu parles chinois ?

Il a posé sa question en chinois.

— Non, répond-elle dans la même langue. Pas un traître mot. Je suis anglaise.

— Tu as quel âge ?

— Ça ne te regarde pas.

— Dix-huit ans au plus, dit Kaï.

— Je suis plus vieille.

— Tu avais quel âge à la mort de ton père ?

— Quinze.

— Tu va me garder enfermé longtemps ?

— Jusqu'à ce que ton père et toi me rendiez le *Nan Shan.*

— On va me rechercher. J'ai beaucoup d'amis, à Shanghai.

— Moins que moi, Kaï O'Hara. Moi, je suis née dans cette ville. Et si, pour te sortir de là, tu penses à Liu Pin Wong, oublie-le.

— Il préfère qu'on l'appelle Sebastian. Il n'est quand même pas mort ?

— Non.

— Tu l'as convaincu de travailler pour toi ?

Question idiote, Kaï.

— Non.

— Tu l'as enlevé aussi ? Combien de personnes as-tu enlevées, en tout ?

Pas de réponse. Mais quelque chose apparaît, un pot en terre, descendu au bout d'une ficelle. Kaï le renifle avec suspicion et finit par boire : c'est bien de l'eau.

— Personne ne sait où sont mon père et le *Nan Shan,* espèce de cinglée. Sans toi, je serais déjà en route pour Singapour, pour entreprendre des recherches.

C'est bizarre, je suis sûr que je ne lui apprends rien. Je jurerais qu'elle est au courant de, disons, l'absence du Nan Shan. *Autrement dit, elle n'attend pas vraiment que la goélette lui soit livrée, clés en mains, dans le port de Shanghai. Nom d'un chien, qu'est-ce qui se passe ?*

— Tu te mets souvent nue devant des hommes dans des hôtels ?

Porte violemment claquée, en haut.

Il fouille ses souvenirs. Il sait, par ce que lui en a vaguement dit Sebastian, que le Capitaine est venu à Shanghai, et souvent. Et, vaguement, l'histoire des voleurs assoiffés de sang, « ils en voulaient à une cargaison de ton père, que j'ai un peu aidé, il n'y a pas tant à raconter. Si tu veux plus de détails, c'est au Capitaine qu'il te faut les demander ».

Personne ne lui a jamais parlé d'un Moriarty, personne.

Mais qu'est-ce qu'il sait de son père, et surtout de sa mère ?

Il sait qu'ils sont venus à Shanghai, *Elle* et lui. Plusieurs fois selon Oncle Ching qui est pourtant discret pour les choses d'importance. Et il se souvient en effet que monsieur Marc-Aurèle Giustiniani, à Saigon, lui a touché deux mots d'une villa, qui aurait sauté.

Elle.

La mère de Kaï est morte en le mettant au monde, ou presque. Il a vu des photos d'*Elle.* Pas sur le *Nan Shan* — où il ne s'en trouve aucune (ou alors dans la cantine personnelle du Capitaine mais qui irait la fouiller ?). Mais à Singapour, chez Madame Grand-Mère. Et à Saigon, bien sûr (quelques-unes en France aussi, dans la maison sur les bords de la Loire et à Paris, sur les horribles meubles Louis XV de tante Isabelle et de son abruti de mari le général), à Saigon, chez

monsieur Margerit. Photos qui toutes, sans exception, remontaient aux années d'avant le mariage avec le Capitaine. Quand *Elle* était jeune fille. Voire fillette et enfant. Lorsqu'*Elle* était au pensionnat chez les sœurs ; ou à cheval dans la plantation de terre rouge ; ou à Dalat, en train de manger des fraises, ou faisant de la voile au cap Saint-Jacques, toujours en Cochinchine.

Pas une photo, pas une, pour *La* montrer avec le Capitaine, sur le *Nan Shan* ou ailleurs.

Kaï a contemplé des centaines de fois chacune de ces images. Chaque fois déchiré, et pour des jours entiers, quasi malade de chagrin, de ne *L'*avoir pas connue ; parfois même saisi de jalousie à l'encontre de tous ceux — sauf bien sûr le Capitaine, et Oncle Ka, et les Dayaks de la mer — qui ont eu la chance inouïe de *La* rencontrer, de *L'*entendre rire.

Kaï va et vient dans sa cave. Cafard et fureur mêlés. Je vaudrais seulement le quart de la moitié du Capitaine, je serais déjà sorti de ce trou, j'aurais tout cassé. Je ne vaux rien. Grand, fort et bête.

— Tu n'as pas un peu faim, mon garçon ?

La voix de femme n'était pas celle de Boadicée Moriarty. Mais elle avait parlé chinois.

— J'ai très faim, dit-il.

— Pourquoi ne viens-tu pas manger dans ce cas ?

Pendant quelques secondes il ne bouge pas, puis il comprend, tout de même. Il grimpe sur son monticule de débris et à peine pousse-t-il la grille qu'elle se soulève, le verrou a été tiré. Il se hisse. Se retrouve dans une salle voûtée, de brique également, qui, outre la trappe dans le sol, comporte en tout et pour tout une petite porte apparemment de bois. Il y remarque en premier un plateau plein de victuailles, dont des travers de porc (il adore les travers de porc au soja, à l'ail, au citron vert et au piment bien frais, il en a mangé partout sans toutefois en trouver aucun pour valoir ceux cuisinés par Madame Grand-Mère).

Ensuite seulement il découvre la vieille dame. Qui doit bien mesurer un mètre quarante pour peu qu'elle fasse les pointes, et qui est plutôt extrêmement vieille. Une vieille dame chinoise darde sur lui un tromblon fort antique.

— Tu avances sur moi et je te tue, mon garçon.
— Je peux boire ?
— Oui.
Il ingurgite un bon litre de thé glacé.
— Je peux manger ?
— Tu peux.
— Je peux m'asseoir ?
Elle acquiesce. Il s'accroupit et entreprend de dévorer. Les travers de porc sont sublimes. Sans pareils, à une exception près. Et encore.
— Je suis sa grand-mère.
— Je suis tout à fait honoré de vous connaître, répond Kaï la bouche pleine. C'est vous qui lui avez appris à enlever les gens ?
— Elle a cru, et croit encore, tout ce que lui a dit son père.
— Mais pas vous.
— J'ai quatre-vingt-quatre ans, dit la vieille dame au tromblon.
— Je mange votre cuisine ?
— Oui.
— La vôtre personnelle, pas celle d'une cuisinière ?
— Oui.
— Vous préparez les meilleurs travers de porc de Shanghai. Et même de toute la Chine continentale.
— Me flatter ne t'avancera à rien.
— Sans mentir ! Ils sont presque aussi bons que ceux de mon arrière-grand-mère de Singapour.
— Celle qui est chinoise.
— Elle est bien plus âgée que vous. Vous faites gamine, à côté, sauf le respect que je vous dois. Je l'aime infiniment. Est-ce que ce Moriarty croyait lui-même la moitié du centième de ce qu'il racontait ? Et de ce qu'il racontait à ses enfants ?
— Il n'a eu qu'une fille, enfin j'espère. *Presque* aussi bons ?
— Madame Grand-Mère fait les meilleurs travers de porc du monde. Elle ne se met plus très souvent à la cuisine mais, quand elle le fait, c'est à tomber par terre. Vous étiez d'accord pour mon enlèvement ?

— Parle-moi de ton père, dit alors la vieille dame. Dis-moi pourquoi tu l'aimes.

La question prend Kaï vraiment par surprise. Il en reste quelques secondes bouche bée. Mais il réfléchit, et intensément. Il voit bien que sa réponse va être capitale.

— Je le respecte parce qu'il est droit et parce qu'il n'a jamais menti que pour ne pas blesser. Je l'admire pour son courage et, par-dessus tout, parce que, mieux qu'aucun homme sur terre, il sait et vit la vraie liberté.

— J'ai dit : pourquoi tu l'aimes ?

— Je l'aime pour ses faiblesses et ses défauts.

— Aimer les gens pour leurs qualités est à la portée de tous les crétins.

Kaï a cessé de manger.

— Je l'aime pour l'amour extraordinaire qu'il portait à ma mère. Pour sa solitude, ses désespoirs, ses chagrins. Pour sa bêtise : il n'a jamais compris qu'il était grand. Je l'aime aussi pour sa tendresse, qu'il met tant de soin à cacher. (Et il arrive ceci que, poussant plus profondément sa réponse, la complétant du mieux possible afin qu'elle rende le plus exactement ses sentiments, Kaï découvre ceux-ci, l'étendue et la profondeur de la tendresse qu'il porte au Capitaine.)

Et pourtant tout est vrai dans ce qu'il vient de dire ou de penser, même s'il manque des mondes et des mondes de mots pour tout exprimer.

Accroupi à la chinoise, plantes des pieds bien à plat, il s'assied maintenant à même le sol de pierre.

— Je tiendrai ta réponse pour bonne, dit la vieille dame au tromblon. Mange.

Kaï s'exécute. Son appétit est fort loin d'être encore apaisé. Au départ, sur le plateau, il devait bien y avoir huit ou neuf livres de travers de porc, ce qui, même en déduisant les os, fait encore pas mal de viande ; d'autant que ces travers-là sont très charnus, comme il convient. Il mange et se tait. Il sent qu'un moment important est arrivé : la conversation doit tourner. Et elle tourne.

— Je le revois, se met soudain à dire la vieille dame, sur le ton de qui se parle à soi-même et dévide des souvenirs, sans se soucier d'être entendu. Je le revois comme si c'était

hier. Il a les cheveux jaunes, presque blancs. Son visage est extraordinairement plein de cicatrices et, plus tard, je saurai que tout son corps est couturé de même. A croire qu'il a été découpé vivant. Et c'est justement ce qui lui est arrivé, il a été découpé vivant, il a reçu peut-être cent blessures — tout homme ordinaire serait mort dix fois. Pas celui-là. Et le voyant, le premier jour, je me suis souvenue de cet Anglais qui, quelques années plus tôt, avait été massacré dans le jardin de la maison de thé Yu Yuan, une nuit. C'était le même. Sous un autre nom. C'est un homme qui a plusieurs noms. Lorsque ma fille Chou Hong Lee me le présente en me disant qu'elle l'aime, je vois que cet homme est un très grand menteur. Ma fille Chou Hong Lee passe outre à mes mises en garde. Elle a un enfant de lui, une fille. Je pense qu'elle va devoir élever cette enfant toute seule. Ma fille Chou Hong Lee a fait des études, elle a voyagé, elle est allée en Amérique où mon frère habite en ce temps-là. Mais je me trompe : l'homme s'occupe de l'enfant de ma fille. Parfois il s'absente, et longuement, mais toujours il revient. Avec des cadeaux. Et Petit Dragon le tient pour l'homme le plus merveilleux qui soit sur la terre. Elle écoute toutes les histoires, tous les mensonges qu'il raconte. Elle croit tout.

Petit Dragon ? Ce sera Boadicée je suppose, pense Kaï qui a fini les travers de porc et voit bien que le canon du tromblon n'est plus du tout pointé sur lui. Il pourrait s'en saisir et marcher jusqu'à la porte, sortir, il ne bouge pas. D'ailleurs, il lui reste à goûter les gâteaux gluants, certains à la noix de coco, délicieux. Il en enfourne quatre à la suite.

Le regard de la vieille dame — qui serait donc madame Chou — revient enfin sur lui, après s'être longtemps écarté.

— Supposons, dit-elle, que tu sois seul, et longtemps, avec Petit Dragon. Qu'est-ce que tu fais ?

— Je lui flanque une grosse fessée pour m'avoir enlevé, puis je la viole illico, puis je la vends aux pirates de la mer de Sulu, à moins que j'en trouve plus près d'ici.

— Tu veux d'autres gâteaux ? Il en reste.

— Je crois que je vais m'en tenir là pour le moment, dit Kaï.

— Viens.

Il y a, par-delà la petite porte, un Chinois non moins petit, proprement minuscule. Tout parcheminé. De l'âge, ou peu s'en faut, de madame Chou. Natte et barbiche grises, vêtu entièrement de gris. Et qui, au seul petit doigt de sa main gauche, arbore un ongle de quinze ou vingt centimètres de long.

— Je te présente Pann, mon garçon. Ne te fie pas à son apparence, c'est un maître en arts martiaux, il te tuerait d'une seule main.

— Salut, Pann, dit Kaï.

Le lettré de poche toise Kaï qui culmine à nettement plus de quarante centimètres au-dessus de lui. Il lance le premier vers d'un poème :

— *Plus dure est la route de Chou que la montée jusqu'au ciel azuré...*

— *A en écouter le récit, se fanent les visages roses,* complète Kaï.

Le poème est l'un des plus célèbres de Li Po, sorte de François Villon chinois.

— Le sage, dit Pann, sait attendre l'heure. Je vais t'épargner pour le moment.

— Le soulagement me submerge, répond Kaï.

Ils montent tous les trois un escalier de pierre, passent une nouvelle porte, débouchent dans une très vaste cuisine où trois femmes s'activent, poussent jusqu'à une enfilade de salons. Kaï voit que la maison tout entière est de maçonnerie, il estime qu'elle date du siècle précédent et qu'elle est chinoise : par son agencement d'évidence conçu par un géomancien, par sa succession de cours, par ce qu'il aperçoit de l'entrée principale — celle-ci face au sud comme il se doit, et protégée par un mur écran contre les esprits funestes, et par l'aménagement de la salle de musique, qui contient deux cithares à cordes de soie, un orgue à bouche et un luth piriforme.

— Mon grand-père, dit madame Chou, a fait construire cette maison sur l'emplacement d'une autre plus ancienne, qui était dans la famille depuis mille ans.

Un couloir, avec sur la droite le jardin traditionnel, sur l'arrière comme toujours dans toute maison chinoise d'im-

portance, et tout au fond de ce corridor, une forte porte sang de bœuf, laquée.

— Nous allons entrer chez elle, mon garçon. Elle est absente. Ne touche à rien.

Il faut deux clés pour ouvrir la porte sang de bœuf. Et Kaï reste pantois quand le battant enfin pivote. Parce que, dans l'appartement qu'il découvre, absolument rien ne marque la Chine. Les murs sont tendus de soie fleurie, les poutres apparentes surajoutées sont cirées, des rideaux de brocart masquent à demi des fenêtres à petits carreaux en losange, multicolores et sertis de plomb ; tous les meubles sont d'acajou — Kaï reconnaît, ou croit reconnaître, des Adam, des Hepplewhite, des Sheraton ; les plafonds sont ornés de moulures et de frises, et d'autres moulures décorent le linteau des portes ; il n'est rien ici qui ne soit venu directement d'Angleterre.

Ne manque même pas le portrait de feu la reine Victoria, barré d'un crêpe, tandis que sur les murs, au milieu des scènes de chasse, s'étale l'inévitable chromo de *La Charge de la brigade légère.*

Et, en plus, il y a au-delà d'une porte-fenêtre, sur une véranda certainement imitée de celle de l'hôtel Raffles à Singapour, rien de moins qu'un mât supportant l'Union Jack.

Nom d'un chien.

— Je ne crois pas une seule seconde, dit Kaï, que mon père ait pu sans raison faire du tort à monsieur Moriarty.

— Ne donne pas du monsieur à cet homme. J'aurais moi-même tué Moriarty s'il n'avait pas rendu l'argent.

Quel argent ?

— Celui qu'il a volé à ma fille Chou Hong Lee, quand il a vendu tous ses meubles et bijoux. Et il a volé je ne sais combien de gens, à Shanghai.

— C'est à Petit Dragon qu'il faut dire ces choses.

— Parce que je ne les lui ai pas dites ?

Un autre portrait dans un cadre en argent, sur la table de nuit de la chambre, attire l'œil de Kaï. La photographie est celle d'un homme dans la soixantaine, cheveux blonds ou peut-être blancs ; souriant à l'objectif avec une inconcevable ironie confinant à la pure arrogance.

— Moriarty ?

— Oui.

Le photographe n'a pas manqué de talent. On distingue à peine, sur le visage peut-être fardé, l'effroyable entrelacs de cicatrices. L'une d'elles donne à la lèvre supérieure, qui n'en avait pas besoin, un retroussis, un pli encore plus sarcastique. Les yeux sont clairs, sans doute bleus.

— Comment est-il mort ?

Silence. Kaï se retourne. Madame Chou et Pann le Terrible se concertent du regard.

— Il n'est sans doute pas mort, mon garçon.

— Elle m'a dit qu'il l'était.

— Je voudrais qu'il le soit, j'espère qu'il l'est. Sortons d'ici à présent. Elle ne doit pas nous trouver chez elle.

Déjà le petit couple chinois tourne les talons. Kaï bouge, et très vite. Il arrive juste à temps pour bloquer l'ouverture de la porte sang de bœuf.

— Je voudrais des explications.

— Elle va nous trouver ici.

— Je m'en fiche complètement. Où est Moriarty ?

— Je ne sais pas.

— Mon père et lui sont ennemis ?

— Le mot est faible, dit madame Chou. Ton père et Moriarty se haïssent depuis des dizaines d'années. Moriarty mourrait avec joie si, ce faisant, il tuait ton père.

— Il a quelque chose à voir dans l'absence du *Nan Shan* ?

C'est à l'évidence la bonne question. Pour la première fois, le regard de la vieille dame cille un peu.

— Nous le pensons, dit-elle enfin.

Ce « nous » pourrait inclure Pann. Mais une idée se fait jour chez Kaï :

— Il y a à Singapour une très vieille dame pour qui j'ai toute la tendresse et le respect du monde.

— Je ne suis jamais allée à Singapour.

— Peut-être. Mais elle, elle est venue à Shanghai. Voici bien des années, au siècle dernier, quand elle courait les mers avec son mari qu'on surnommait la Mangouste folle.

— Le sage, dit Pann, est reconnaissant à la Providence

qui lui donne l'occasion d'user à bon escient de sa force. Mais j'ai de l'arthrite et tirer sur cette porte que quelqu'un bloque commence à fatiguer mon bras.

Kaï soutient le noir regard de madame Chou. Et sa colère d'un instant plus tôt tombe presque complètement. Tu avais raison, elles sont de mèche, Madame Grand-Mère et elle. Reste à savoir pourquoi.

— Nous autres de Shanghai, dit très tranquillement madame Chou, sommes le sel de la terre. Nous ne fréquentons pas n'importe qui. Mon père, mon grand-père et vingt-huit générations de mes autres ancêtres ont fait commerce des plus belles soieries de la Chine. S'ils l'avaient voulu, ils auraient figuré...

— Il est pourtant robuste, mon bras, dit Pann. Il tuerait un géant d'un mètre soixante-dix. Voire d'un mètre soixante-douze.

— ... Ils auraient figuré, disais-je, à la cour prétendument impériale de ces barbares du Nord. Nous autres de Shanghai sommes ainsi : une jeune fille de grande famille comme moi ne pouvait avoir quoi que ce fût en commun avec une matelote qui portait des culottes d'homme, grimpait aux mâts des goélettes franches à trois mâts — que le grand dragon m'emporte si je sais ce qu'est une goélette franche à trois mâts — et qui courait les mers du Sud avec des coupeurs de tête.

Une grande envie de sourire vient à Kaï. Il la réprime de justesse.

— Je vois, dit-il. En d'autres termes, vous êtes de vieilles amies, Madame Grand-Mère et vous. Vous ne vous seriez pas écrit, récemment ?

— Il est possible qu'une lettre venant d'elle ait été déposée par erreur à ma porte.

— Par exemple, une lettre vous donnant sa recette des travers de porc.

— Par exemple.

— Je peux voir la lettre ?

Kaï continue de peser de tout son poids sur la porte sang de bœuf mais il s'attend à ce qu'il lui soit demandé maintenant de s'écarter. Pas du tout. Madame Chou, dans la

seconde, sort bel et bien une lettre des plis de sa soie noir et or.

— Parce que vous avez la lettre sur vous.

— J'allais te la montrer, de toute façon.

Kaï lit. Première partie, essentiel de la missive, en chinois. Madame Grand-Mère, après avoir salué comme il convient son amie shanghaienne...

— J'allais te la montrer, mais j'espérais que tu me la demanderais. Me prouvant ainsi que tu n'es pas trop bête, pour un homme.

... Après ces salutations, Madame Grand-Mère donne effectivement la recette des travers de porc à sa façon. Et surtout elle ajoute : *Je crains que Cheveux-Jaunes et le Capitaine ne soient aux prises à nouveau, j'ignore où. Prends soin du gamin qui arrive d'Europe.*

Et c'est moi, le gamin, pense Kaï passablement vexé. Forcément, elles ont dans les deux cents ans à elles deux !

Le texte en chinois est suivi de quelques mots manuscrits en anglais : *Fais confiance à madame Chou, mon amie.* Le tout est paraphé par la signature familière de Madame Grand-Mère, et par l'idéogramme secret, utilisé aussi par Oncle Ching, qui authentifie le message.

— Et pour prendre soin de moi, vous m'avez fait enlever ?

— Le sage, dit Pann, réfléchit avant de s'abandonner à l'indignation et plus encore à la colère.

— Un homme appelé Su Kwok, dit madame Chou. Il y a dix ans déjà, il était acoquiné avec Moriarty. C'est un pirate, et très redoutable. Il a été vu à Shanghai voici quelques jours. Et il s'intéressait à toi.

Que Kaï ne s'enquière pas stupidement de comment elle sait ces choses : les Chou habitent Shanghai depuis des siècles, alors que la ville n'était encore qu'un petit village, fortifié contre les pirates japonais. Les Chou n'ont jamais ignoré quoi que ce fût de ce qui se passait sur le Huang-pou et sur le cours inférieur du Yang-tsé.

— Ça veut dire quoi : il s'intéressait à moi ?

— Il allait t'enlever. Tu n'es qu'un pion dans la partie qui se joue.

C'est d'un simple, pense Kaï ; elle m'a enlevé pour que je ne sois pas enlevé. On rêve.

— Je peux sortir de cette maison ?

— C'est toi qui bloques la porte.

Il marche jusqu'à une porte-fenêtre et va jeter un coup d'œil dehors. Il doit être environ 5 heures de l'après-midi.

— J'ai manqué mon bateau, avec vos fantaisies.

— Tu ne l'aurais pas pris, de toute façon. Su Kwok et ses hommes t'auraient attaqué pendant ton sommeil, dans cet appartement du Cathay. Et il y a un bateau pour Hong Kong dans deux jours.

Qu'est-ce que je fais ? Je les assomme tous les deux ? Kaï retraverse l'appartement et revient à la porte sur le couloir. Qu'il ouvre.

— Où est-elle ?

Il ne peut quand même pas l'appeler Petit Dragon !

Petit Dragon est aux entrepôts des Chou. Dans les bureaux. Elle y travaille, en sa qualité d'héritière qui sera un jour appelée à participer à la direction.

— Il vaut mieux que tu l'attendes.

Kaï ne répond même pas, il parcourt le corridor, tourne le dos au jardin, parvient à la porte principale et la franchit, sans qu'aucun des nombreux domestiques présents tente de s'interposer. Au-dehors, il se repère assez vite : les pavillons de marbre vert pâle du temple du Bouddha de Jade sont sur sa gauche. Et c'est le Wusong qui doit couler derrière ces maisons.

— Tu ne sais même pas où sont les entrepôts.

Pann est derrière lui, à trois mètres.

— J'ai une langue.

Pann porte un parapluie d'une dimension proprement phénoménale, qu'il a déployé bien qu'il fasse grand soleil.

Et il n'est pas seul : quatre autres hommes des plus robustes ont emboîté le pas de Kaï.

— Tu es menacé, même si tu ne veux pas le croire, dit Pann. C'est leur travail que de te protéger. Le mieux est de prendre un sampan.

Ils ont descendu le Wusong jusqu'au Huang-pou, puis ont

suivi la rive gauche de celui-ci, passant devant une vingtaine de bassins.

— J'aurais trouvé tout seul, dit Kaï.

Le nom des Chou s'étale sur dix mètres, au sommet de tout un groupe d'entrepôts. Deux cargos sont à l'amarre de part et d'autre d'un large appontement de bois, avec une bonne vingtaine de péniches et de sampans.

— Qui dirige l'affaire ?

— L'oncle de Petit Dragon. Et ses cousins.

Les bureaux sont dans un bâtiment à deux étages, en maçonnerie de couleur ocre, sur la gauche. A cinquante mètres de distance, Kaï peut lire la plaque de cuivre en chinois et en anglais. D'un des entrepôts sur la droite, des ouvriers sortent, poussant une grosse charrette à bras chargée de ballots de forte toile destinés, une étiquette l'indique, à Londres ; ils sont cinq, ce qui semble exagéré pour un chargement dont le poids ne doit pas excéder deux cent cinquante kilos ; et, machinalement, Kaï note que trois d'entre eux sont fichtrement athlétiques.

Pann parle, énumérant les possessions terrestres des Chou avec un orgueil qui pourrait laisser entendre qu'il a personnellement contribué à asseoir cette fortune.

Ils arrivent à la porte des bureaux. Pann entre le premier, après avoir tout de même pris la peine de replier son parapluie. Kaï suit. Pièces à gauche et à droite — désertes, ou à tout le moins dont les tables ne sont pas occupées. Un escalier dans le fond. Pann parle toujours, de la bibliothèque de madame Chou, dont il est responsable ; c'est lui qui a appris à lire et à écrire à Petit Dragon — il l'a vue naître ou presque.

Un classeur béant sur la troisième marche de l'escalier : quelqu'un l'aura laissé tomber en montant, n'empêche, c'est un détail qui met quelque peu Kaï en alerte. Il se retourne : les quatre gardes du corps sont entrés dans le bâtiment derrière Pann et lui, et ils semblent tout à fait placides. Je me fais des idées, se dit-il. Il gravit deux marches et se baisse pour ramasser le classeur et à la seconde où ses doigts touchent le carton bleu, il entend comme un gargouillement bizarre, un cri étranglé, le son mat d'un coup. Il pivote. Des hommes ont surgi des bureaux apparemment inoccupés sur

les côtés du couloir central. Deux gardes du corps viennent d'être égorgés, un troisième s'est abattu, assommé, et le dernier se bat contre deux adversaires.

— Vite, Pann !

Kaï bondit dans l'escalier, passe un premier palier, se lance dans la volée de marches qui suit, débouche devant trois portes, dont une marquée *Direction*. C'est celle-là qu'il ouvre.

Et il se fige : Boadicée Moriarty est devant lui. Elle secoue la tête :

— Il a fallu que tu viennes, abruti.

Le regard de Kaï parcourt la pièce. Il y a là une quinzaine de personnes, toutes debout et immobiles.

Six d'entre elles armées.

Dont l'une est le plus grand Chinois que Kaï ait jamais vu, une montagne. Chauve et portant moustache, colt dans la ceinture et grand coutelas dans la main gauche, pointé toutefois vers le parquet.

Et sa voix est très douce, musicale :

— Petit Dragon disait que tu ne viendrais pas. Mais on t'a vu sortir de chez madame Chou. Merci d'être là.

— Su Kwok ?

— Lui-même. Regarde.

La main du colosse s'allonge, croche une nuque, la lame du coutelas vient se poser sur une gorge : celle d'un jeune homme à lunettes, un secrétaire peut-être, ou l'un des cousins de Boadicée Moriarty.

— Je vais le tuer, O'Hara.

— J'espère que non, dit Kaï. Ne le fais...

Kaï n'achève pas sa phrase : la lame s'enfonce et tranche, du sang jaillit en un jet étonnamment épais, il y a un bruit très écœurant de gargouillis et, pendant quelques instants, le jeune homme égorgé reste debout, maintenu par la poigne de Kwok. Puis celui-ci lâche prise et le corps s'effondre.

— Tu bouges, O'Hara, tu tentes n'importe quoi, et j'en tue un autre. Et encore un et encore un.

— D'accord, dit Kaï. J'ai compris.

— Il fera nuit dans une heure. Nous attendrons jusque-là. Et nous partirons. Tu es très grand et très fort, tu crois que tu aurais une chance contre moi, toi contre moi tout seul ?